

www.e-rara.ch

Mémoires de Félix Platter, médecin bâlois

Platter, Felix

Genève, 1866

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 42685

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-80968>

Souvenirs d' enfance.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

être en commun. » Mon père s'étoit proposé de m'envoyer vers Lithonius dès que j'aurois eu huit ans; malheureusement, notre cousin mourut en 1543, au grand chagrin de mon père. Il me légua sa bibliothèque qui étoit considérable; je la possède encore; tous les volumes dont elle se compose sont marqués d'un trèfle.

Souvenirs d'enfance.



LES premiers souvenirs remontent à l'année 1539, époque à laquelle j'avois trois ans. J'ai gardé bonne mémoire de certains faits qui m'ont vivement frappé dans mon enfance, tant ils me paroissent alors extraordinaires. Ce que je me rappelle de plus ancien, c'est d'avoir vu peindre la façade de notre maison, jadis la *Wisseburg*, & maintenant : *zum Gejegt*; la chose eut lieu en 1539, comme le prouve le millésime toujours lisible. Sur l'échafaudage, en dehors de la fenêtre, maître Mathis manioit ses pinceaux, peignant les chiens, les chasseurs & le cerf avec son bois, qui n'est pas encore effacé.

Quelle joie me causoient les cadeaux de la Saint-Nicolas! Longtemps j'ai cru que saint Nicolas arriroit dans la nuit monté sur un âne.

— J'avois toujours l'oreille tendue lorsqu'on narroit des histoires; comme tous les enfans, j'étois surtout curieux de fables & de légendes. Or, en ce temps, les vieilles femmes ne tarissoient pas sur le compte des esprits & je prenois leurs récits au sérieux; ils me rendirent si peureux que je craignois de rester seul, principalement la nuit. Je me réveillais & pouffois les hauts cris quand mon cerveau étoit agité par les contes que j'avois entendu faire sur les monstres qui, par exemple, coupent avec les dents la tête aux hommes. Une nuit je voulus absolument quitter mon lit, mon père dut me prendre auprès de lui: je m'imaginois qu'une vache noire, appartenant à l'hôpital & logée dans une écurie en face de chez nous, vouloit me manger.

Je me souviens aussi de la peste qui sévit à cette époque. Lorsque ma sœur Marguerite fut atteinte de la contagion, mon père m'emmena, un samedi, avec ma sœur Ursule, coucher chez l'imprimeur Gøerg & sa femme Ursule, & afin de m'y faire rester, il me donna des outils à sculpter le bois. Mais cette maison ne me plaisoit pas. Nous fûmes logés dans la chambre haute. Le dimanche matin (tout le monde étoit à l'église), nous vîmes à notre réveil briller le soleil à travers les fentes & la poussière s'agiter dans le rayon, ce qui nous fit grand'peur: nous nous mîmes à pleurer, pensant avoir affaire à l'un de ces monstres qui, suivant la croyance enfantine, coupent les têtes avec leurs

dents. Nos lamentations furent telles qu'elles obligèrent les voisins à courir à l'église quérir nos hôtes.

Pareillement je me rappelle d'avoir vu mon père tout équipé se rendre à la place d'armes, comme aussi partir avec d'autres pour la fête patronale de Lieftal. Il portoit une longue hallebarde & marchoit dans les rangs à côté de Heinrich Petri, typographe.

Un individu fut décapité à Bâle & son corps demandé au Conseil par M. Jean Leuw, pasteur à Riehen, qui se donnoit pour médecin. La requête fut accordée & le cadavre transporté à la cure de Riehen. Comme mon futur beau-père, maître Franz le barbier, avoit aidé M. Vesalius dans la dissection que ce dernier avoit faite au *Collegium*, Leuw le pria de venir l'assister, car il étoit incapable de se tirer d'affaire tout seul. Mon père, amateur de médecine, se rendit également à Riehen, ainsi que Gengenbach l'apothicaire & d'autres. Ils restèrent absens plus de huit jours. La neige étoit tombée en abondance & l'on parloit d'accidens causés par les loups; aussi, ne voyant pas revenir mon père, je tremblois qu'il n'eût été déchiré par les bêtes féroces. A Riehen se passa l'aventure suivante, que mon père & mon beau-père ont maintes fois racontée. Le froid étoit extrême, une foule de mendiants venoient demander l'aumône à la cure; on en laissoit entrer un dans la grange où la dissection avoit lieu, puis Gengenbach se hà-

toit de refermer la porte & de tirer l'épée; auf-
sitôt le pauvre diable s'imaginait que, s'il ne
donnoit pas de l'argent, on alloit lui faire le
même parti qu'à celui dont les membres déchi-
quetés gisoient épars, & à cet aspect horrible
il prenoit peur, croyant sa dernière heure venue,
tomboit à genoux, demandoit grâce, ouvroit sa
bourse & offroit quelques batzen; à la fin, on
lui rendoit la liberté & il se fauvoit à toutes jam-
bes en poussant de grands cris. On essaya de cette
plaisanterie avec un mendiant welche, robuste
gaillard qui ne se laissa point effrayer: car s'étant
saisi de l'épée de Gengenbach, il se mit sur
la défensive & montra qu'il étoit prêt à leur
tailler à tous plus de besogne qu'ils n'en défi-
roient; on le relâcha bien vite, il partit en grom-
melant & jurant. Cette affaire valut au Conseil
un avis de Schaffhouse portant que, d'après des
rapports dignes de foi, un meurtre avoit été com-
mis dans un village voisin de Bâle & qu'il falloit
procéder à une enquête rigoureuse. Mon beau-
père fit du cadavre un squelette qui resta long-
temps à Riehen dans la grange de la cure, où moi-
même je l'ai vu.

Nous autres enfans, tout jeunes encore, étions
obligés de plier le papier, tant que les doigts nous
en faignoient; ma mère empiloit les feuilles,
comme c'est l'habitude dans les imprimeries, &
confectionnoit les tampons de cuir, dont nous
nous servions en guise de balles pour jouer, lorf-
qu'ils étoient vieux.

Avant le sermon mon père nous lisoit au logis les saintes Ecritures, ajoutant à cette lecture des exhortations qui remuoient profondément nos jeunes âmes; & je me demandois : « Comment se peut-il qu'il y ait des impies? N'ont-ils donc aucune crainte de l'enfer? » L'endurcissement de Pharaon surtout m'étoit un sujet de longues réflexions. Or, en ce temps, les chrétiens étoient persécutés pour la religion dans les Pays-Bas; on apprit, entre autres, que deux jeunes filles avoient péri sur le bûcher; l'émotion que me causa cette nouvelle m'a souvent fait penser que j'étois bien plus pieux alors, qu'après mon entrée dans le tourbillon du monde.

En l'an 41, il y eut sur la place Saint-Pierre un grand tir à l'arbalète, auquel furent conviés les hommes des pays voisins & les Confédérés; beaucoup répondirent à l'invitation, quoique la peste n'eût pas entièrement cessé; elle emporta même plus d'un arbalétrier. Je me souviens des nombreux cortéges costumés qui parcouroient la ville avec fifres & tambours; j'avois grand'peur des hommes déguisés en fous qui couroient à droite & à gauche, frappant de leur batte les enfans. On me conduisit à la place Saint-Pierre où je vis le capitaine valaisan Thomas de Schalen tirer de l'arbalète; dès que le coup étoit décoché, des mannequins de carton, peints en noir & blanc, & qu'on gardoit à l'arsenal, s'avançoient pour montrer l'endroit touché; je les croyois vivans. Des cuisines étoient installées en plein air, le

air, le cuisinier de l'hôpital m'y fit entrer; on avoit également établi des lits de camp formés de planches.

Le capitaine Summermatter, un ami de mon père, arriva de Piémont après la bataille de 1544. Il m'habilla d'un pourpoint & de chausses mi-parti blanc, mi-parti rouge & bleu; c'étoient les couleurs de Summermatter & je les ai prises à mon tour. Longtemps je me pavanai dans ce costume. Je portois aussi d'ordinaire un manteau de velours que noble Gédéon. d'Oftheim m'avoit donné.

Un Soleurois nommé Stelle, cousin du capitaine Wolfg. Stelle, étoit notre pensionnaire. Tous les dimanches il m'emmenoit déjeuner chez le capitaine, qui demouroit précisément dans la maison dont je suis devenu propriétaire. J'avois toujours un peu d'appréhension, parce que la maîtresse du logis, une Ber, tançoit vertement le jeune homme à cause de sa malpropreté; aussi nous arrêtions-nous sur les bancs de la place Saint-Pierre, pour y faire au préalable une prière afin que la sermone ne fût pas trop forte. L'immeuble me plaisoit beaucoup; guère ne pensois-je qu'avec le temps il m'appartiendroit, que je le réparerois, l'habiterois. Cependant (étoit-ce un pronostic?) il m'arrivoit souvent de rêver que je dormois devant cette maison, sur le banc de pierre qui servoit de montoir.

Mon père désiroit ardemment me voir avancer à l'école; il ne tarda pas à me faire entrer dans

la quatrième classe, afin de me tenir mieux sous sa main. Ma place étoit tout proche de sa *cathedra*. Un jour, il me demanda ce qu'étoit en grec l'*a purum*; je ne fus pas répondre : aussitôt, sans bouger de sa chaire, il fit jouer sur ma personne une gaule toute neuve; il croyoit frapper le dos, mais comme j'avois le nez en l'air pour le regarder, les coups portèrent en pleine figure. Je fus tout balaféré, peu s'en fallut même que mes yeux ne fussent sérieusement atteints. Mon visage s'enfla, je saignois à plusieurs places; on n'osa me laisser aller seul dans la rue & l'on attendit jusqu'au déjeuner pour m'emmener chez nous, la tête bien enveloppée. Grande fut la frayeur de ma mère, qui fit une bonne algarade à son mari; lui-même regrettoit sa vivacité; il fut aussi grondé par le docteur Paulus Hœchstetter & par mon futur beau-père qui m'appliqua des onguens. Depuis cette aventure mon père usa d'une grande douceur envers moi & ne me toucha plus de son bâton. Auparavant il étoit très-sévère à mon égard, voire assez dur, parce qu'il vouloit me rendre vite savant; il ne se gênoit pas pour me fustiger, pour m'abîmer même de coups de pieds, & cela sans motifs valables. J'eus deux fois de suite le malheur de casser un canif: tout le temps que mon père ignora l'accident, six mois presque, je n'eus pas une minute de gâité.

On joua sur le Marché aux Grains la comédie de *la Conversion de saint Paul*, composée par

Valentin Boltz. Je la vis de la demeure de Félix Irmi, située au coin de la Hutgasse. Le bourgmestre von Brun représentoit Saul, Balthasar Han le Père éternel, logé dans un ciel rond suspendu en dehors de la maison du *Paon*; c'est de là que partit l'éclair, une fusée qui, lorsque Saulus tomba de cheval, mit le feu à ses chauf-fes. Rudolf Fry étoit le capitaine; il avoit habillé à ses couleurs près de cent bourgeois qui suivoient son guidon. Dans le ciel on simuloit le tonnerre en roulant des tonneaux remplis de pierres.

Longtemps auparavant Ulricus Coccius avoit joué *Susanna* sur le Marché aux Poissons. Du logis de mon tailleur, Wolf Eblinger, je vis toute la représentation. Le bassin de la fontaine étoit recouvert d'un plancher qui formoit la scène; on avoit disposé pour le bain de Susanne une cuve d'étain, auprès de laquelle vint se placer une femme en robe rouge; c'étoit une Mérian, promise à Ulricus Coccius, mais non mariée encore. Ringler, alors un tout petit gars, figura Daniel.

Mon père fit jouer à l'école l'*Hypocrisis*; j'y remplis le rôle d'une *Gratia*. On me mit les habits de la fille de Herwagen, Gertrude: ils se trouvèrent trop longs; pas moyen de les retrousser pendant que le cortége parcouroit la ville; ils se salirent donc tellement qu'au Marché aux Poissons il me fallut sortir des rangs & entrer chez mon tailleur pour les nettoyer un peu.

Weinperg faisoit le personnage de Pſyché, Scalerus celui de l'Hypocriſis, Théodore Zwinger celui de Cupidon. Petit, mais de gentille tournure, Zwinger fut indiquer avec tant de charme toutes les nuances de ſon rôle, ſa tenue fut ſi parfaite, ſa déclamation ſi pleine de grâce, qu'il fixa ſur lui l'attention générale & permit à ce moment déjà de bien, augurer de ſon avenir. La représentation marchoit bien, quand elle fut tout à coup dérangée par la pluie qui gâta nos coſtumes.

On a ſouvent joué aux Auguſtins, en bas, dans l'église qui eſt maintenant transformée. Lorsque le nouveau recteur donnoit ſon banquet, les étudiants, fifres & tambours en tête, alloient le quérir, ainſi que le Conſeil, à l'hôtellerie, & de là on ſe rendoit en cortége à la représentation. La première pièce que je vis en pareille occaſion fut *la Réſurrection de Chriſt*. Henricus Rihener faiſoit Marie; les penſionnaires de mon père compoſoient une troupe de nonnes; il y avoit auſſi des diables & Jacob Truchſſess étoit fort amuſant dans ſon coſtume de fou. Une autre fois on donna *Zachée*, où le docteur Pantaléon étoit en même temps auteur & acteur; les filles de Lepuſculus y jouèrent auſſi. Une troiſième comédie représentée à la même ſolennité fut *Hamanus*. Iſaacus Cellarius rempliſſoit le rôle d'Haman, Ludovicus Humelius celui du bourreau. On pendoit le fils d'Haman, c'eſt-à-dire Gamaliel Girenſalck, en le repouſ-

fant de l'échelle. Or Girenfalck, par suite d'un faux mouvement, manqua la planche sur laquelle il devoit tomber & resta bel & bien pendu; il eût été étranglé net si le bourreau, Humelius, n'avoit en un clin d'œil coupé la corde. Girenfalck en porta une large raie rouge autour du cou.

Mon père avoit composé une comédie allemande dans laquelle je devois remplir le personnage d'un hôtelier appelé « l'hôtelier de l'Arbre sec; » mais lorsqu'il voulut la faire jouer, la peste éclata & la représentation fut différée; puis je partis pour la France & Gilbert me remplaça.

Avec l'aide de nous autres écoliers, Humelius donna l'*Aulularia Plauti* dans la salle de la *Mücke*. Je fis Lycondes; j'avois un beau manteau appartenant au fils de Schærlin; Martinus Huberus figuroit mon valet Strobilus.

Entre jeunes garçons c'étoit plaisir que de s'essayer aux jeux scéniques. Un jour, dans la cour de mon père, nous imaginâmes de représenter le *Saulus*, dont nous savions par cœur quelques phrases, les bourgeois l'ayant joué. Roll fit Saul & moi le Père éternel. Juché sur l'échelle du poulailler, j'étois armé d'un rondin en guise de tonnerre: à l'instant où Roll passa devant moi, chevauchant vers Damas monté sur une bûche, je lançai la foudre; elle l'attrapa droit sur l'œil, le sang jaillit. Roll se mit à pleurer, disant qu'il étoit pauvre, abandonné des

fiens (ce pour quoi nous le tourmentions), mais que son malheur finiroit par être notre partage. Ses plaintes m'allèrent au cœur, & maintes fois à l'étranger elles me sont revenues à la mémoire, lorsque j'essuyois quelque mésaventure.

Certain jour que M. Froben traitoit des hôtes, nous devions réciter chez lui, déguisés en bergers, quelques églogues de Virgile. Roll avoit revêtu les guenilles de notre voisin Christeli & tenoit une cornemuse. Lorsqu'on voulut m'accouter de la même façon, j'eus honte & prétextai une indisposition; je restai donc au logis. J'étois jeune & ne possédois pas l'assurance de mon camarade.

Les pensionnaires de mon père jouoient la comédie lorsque nous avions des convives. Une fois ils représentèrent le 1^{er} acte de *Phormio* & *Sigismond d'Andlow*, qui étoit encore un enfant, remplissoit le personnage de *Crito*. Il n'avoit que sept mots à dire : *Ego amplius deliberandum censeo; res magna est*. Plusieurs jours il étudia ce rôle, mais à la représentation il se prit à bégayer : *E ... e ... gug amplius de ... li ... li ... li ... terandum cen ... cen ... censeo*, & n'acheva pas la phrase. Qu'on juge des rires!

Pendant un carnaval Sigismond d'Andlow fut mandé par sa mère à Neuenburg, où elle demouroit. Nous nous y rendîmes en nacelle, d'Andlow, Balthasar Hummel & moi. Ce fut ma première sortie de Bâle. Nous logeâmes chez M^{me} d'Andlow. Elle étoit de la confession évan-

gélique; une fois elle m'envoya épier ce qu'on faisoit à l'église. A mon retour, je rapportai que j'avois vu un homme revêtu d'une longue & belle robe rouge, ornée sur le dos d'une croix blanche suiffe, qu'il avoit mangé & bu quelque chose, mais n'en avoit rien donné à personne. Mon récit fit rire M^{me} d'Andlow. Un jour nous allâmes chercher les gâteaux de carnaval chez J.-Jacob de Leuvenberg. M^{me} d'Andlow m'habilla en fille, m'ajusta une coiffe brodée d'or qui, disoit-elle, me seyoit à ravir, parce que j'avois un large front, & me conduisit ainsi chez M. de Leuvenberg. Elle me présenta comme sa cousine; je dus parader pendant tout le temps qu'on but le coup du soir, & personne ne me reconnut. Mais à la danse je me donnai à connoître. Sigismond & moi, lorsqu'un prêtre se treuvoit sur notre passage, nous osions l'apostropher en criant: *Disputa!* Nous ne nous gênions même pas de parler contre la papauté. Il y avoit devant la maison un étang où barbotient beaucoup d'oies; un jour j'en visai une & l'atteignis si bien à la tête qu'elle tomba roide morte; il fallut dédommager le propriétaire. Enfin le vieux Hummel, qui avoit habité longtemps la maison d'Andlow à Bâle, vint nous chercher avec un cheval; il nous prit en croupe, Andlow & moi, Balthasar fit la route à pied, & c'est ainsi que nous arrivâmes chez mes parens.

Le greffier Rust, de Trub dans l'Emmenthal, qui avoit perdu sa femme & plusieurs enfans,

vint demeurer un certain temps avec nous. C'étoit un alchimiste & un poëte. Il apporta beaucoup d'argent. Ensuite il s'installa dans notre voisinage, dans la maison Truchsess, & devint un bon ami de mon père, comme aussi D. Borrhai qui s'occupoit également de distiller. Rustius possédoit un secret qui lui fut bien utile : lorsqu'on abolit le culte des images dans le territoire de Berne, il composa une poudre dont il enduisoit les idoles & aussitôt l'or s'en détachoit, tandis qu'ordinairement les orfèvres sont obligés de gratter. Rust fit un assez long séjour à Bâle. Je vis un jour en son laboratoire une grosse boule blanche de mercure, qui lui éclata dans la main de manière à la remplir. Ayant acheté la Kalchmatte dans le Siebenthal, Rust alla s'y fixer. Mon père, me tenant par la main, lui fit la conduite jusqu'à Liestal, à l'auberge de la *Clef*. Ce fut alors que je vis Joh. Calvinus : il se rendoit de Strasbourg à Genève ; il eut une longue conversation avec mon père qui lui avoit imprimé son premier livre : *Christ. relig. Institutiones*, en 1536, année de ma naissance.

J'étois toujours assez galamment habillé d'étoffe de couleur, suivant la mode du temps : je portois un pourpoint tailladé & des chausses mi-blanches, mi-jaune soufre. Je brûlois d'impatience toutes les fois que maître Wolf Eblinger, tailleur au Marché aux Poissons, devoit m'apporter de nouvelles chausses.

J'avois un goût particulier pour la musique,
surtout

furtout pour la musique instrumentale. Tout enfant encore, je tendois sur un chevalet les ficelles qui servoient à mettre sécher la lessive, & je les râclois soit avec les mains, soit avec un archet fait de cheveux; cela m'amusoit beaucoup. J'étois grandement heureux d'entendre les ouvriers imprimeurs de mon père frapper en mesure sur le tympanon, instrument qui étoit alors très-répandu. Je me souviens de l'un de nos pensionnaires, Huber, de Berne, lequel en temps de carnaval jouoit du luth au clair de la lune après le souper : oh! quelle délicieuse musique! quel désir j'éprouvois de devenir un habile virtuose; ce devoit être, me sembloit-il, le comble de la félicité. Aussi j'avois à peine huit ans que mon père me mit entre les mains de Pierre Dorn, qu'il prenoit pour donner les leçons de luth à nos pensionnaires. Dorn fit si bien que j'acquis le renom d'être son meilleur élève; telle étoit mon habileté qu'à Montpellier on m'appeloit « l'Allemand du luth » & que les occasions de montrer mon talent dans les banquets & les aubades ne m'ont jamais manqué. Pareillement l'épinette, l'orgue me plaisoient fort. En même temps que je commençois le luth, le D^r Pierre Hœchstetter, commensal de mon père, m'apprenoit le clavicorde, qui m'inspira un goût si vif que plus tard je fus conduit à de grandes dépenses pour rassembler une collection de ce genre d'instrumens, collection qui valut un moment 200 couronnes. Le chant me

ravissoit ; je m'y exerçai, sans toutefois oser me produire, ou, comme je disois alors, ouvrir le bec devant le monde, car j'étois très-timide. A l'église même je restois muet. C'est à peine si je sortois de ma réserve lorsque je me promenois à cheval & que j'étois bien gai ; mais jusque dans mes vieux jours j'éprouve un plaisir extrême à entendre chanter, surtout quand on n'y met pas trop d'art, que les exécutans ne sont pas trop nombreux, ou qu'il s'agit de mélodies que j'ai entendues souventes fois, dans ma jeunesse, par exemple les chants des mineurs.

Dans mon jeune temps, le proviseur de l'école de Saint-Pierre étoit un Bourguignon nommé Nicolas ; sa femme avoit été jetée dans le Rhin pour crime d'adultère. Ayant demandé ma cousine Marguerite en mariage, il lui envoya un joli éventail fait de plumes de paon, objet qu'il étoit habile à fabriquer : j'étois là quand son fils cadet Samuel, vêtu d'un beau pourpoint de soie, apporta ce cadeau. Marguerite refusa le présent & repartit pour Strasbourg. Nicolas en garda rancune à mon père, auquel il attribuoit son échec ; il fit aiguiser un glaive bien tranchant : « C'est pour tuer Platter, » dit-il à Uebelhard, qui s'écria : « Mais vous ferez roué ! » — « Roué ou non, ainsi ferai-je, » répliqua Nicolas. Dieu ne le permit pas. Mais cet homme n'en mourut pas moins sur la roue, ainsi qu'on va le voir. Il avoit une gouvernante : étoit-ce la sœur de sa femme ? je n'en suis pas sûr. Elle

étoit jolie, il la courtisa, puis un jour il tenta de lui faire violence. Elle se défendit, le repoussa; enflammé de colère, il saisit un couteau, le brandit contre elle & le lui plongea dans le sein. La femme descend précipitamment l'escalier, criant: « Il m'a assassinée! » Au seuil de la maison elle s'affaissa sur elle-même & expire. Nicolas, sans lâcher son arme, s'enfuit hors du logis & court jusque dans le faubourg Saint-Jean, derrière le *Pilier noir*, où se trouvent, adjacentes à la maison de Drübelmann (celui qui a rapporté des guerres de Navarre un étendard blanc & bleu), des latrines donnant sur le Rhin. Nicolas enfonce la paroi, laisse tomber son couteau & saute dans le fleuve. Des pêcheurs qui se trouvoient là tout près dirigèrent leur bateau vers lui & le repêchèrent. Il les supplia de lui venir en aide, avouant qu'il s'étoit rendu coupable d'un méfait. Ces hommes le recueillirent chez eux, séchèrent ses vêtemens & réussirent à lui faire franchir la porte Saint-Jean, d'où il se mit à fuir vers la forêt du Hart. Mais les mercenaires ne tardèrent pas à être sur ses traces & à le capturer. Ramené en ville, il fut incarcéré dans la tour d'AEschamar; immédiatement il envoya chercher chez mon père un petit Testament pour y puiser quelque consolation. Son procès fut bientôt fait: appréhendé un mercredi, le mercredi suivant le coupable subit le dernier supplice. La foule des spectateurs fut telle qu'étonné je demandai comment tous ces gens trou-

voient moyen de se procurer chacun leur cuiller (je ne m'inquiétois pas des vivres), ce qui fit bien rire. Nicolas fut lié vivant & ses membres brisés. Longtemps il s'écria : « *Jesu, fili David, miserere mei!* » c'est-à-dire : Jésus, fils de David, aie pitié de moi ! Le dernier coup porta en pleine poitrine & fit sortir la langue de la bouche. Puis les membres furent entrelacés sur la roue qu'on dressa droite; mais dans la nuit le cadavre fut enterré secrètement sous l'échafaud.

En cette circonstance il fallut user de rigueur : en effet, peu de temps auparavant un Brabançon avoit payé de sa vie un crime de moindre gravité, disoit-on; or, le petit peuple se permettoit des propos hardis, prétendant que Nicolas, en sa qualité de lettré, pouvoit compter sur la clémence des magistrats & que les savans mettroient tout en œuvre afin de le sauver. Pour en revenir au Brabançon, à tous les carrefours le bourreau qu'on avoit mandé de Berne, maître Nicolas, un bel homme à l'air martial, lui appliquoit des tenailles chauffées à rouge, ce qui produisoit chaque fois une grande fumée. Quand je le vis, on lui avoit arraché près le pont du Rhin une des mamelles qui étoit assez grosse (car il avoit de l'embonpoint) & ce lambeau de chair pendoit. Puis le criminel fut mené hors la ville, sur la place des exécutions; il avoit perdu toutes ses forces, ses mains étoient couvertes de sang caillé, à chaque instant il défailloit. Enfin il fut décapité; on jeta dans une

fossé son cadavre, au travers duquel on planta un long épieu, ce dont je fus témoin, car mon père m'y conduisit en me tenant par la main.

Dans la ruelle des Tanneurs à Bâle demuroit un fabricant de savon. Il étoit d'un âge très-avancé, sa femme pareillement. Le savon qu'il fabriquoit, sa ménagère le vendoit dans une échoppe proche de l'abbaye du Safran. Passant un jour par là, mon père remarqua cette vieille, qui étoit coiffée d'un chapeau souabe garni de fourrure; il demanda d'où elle étoit : « De Munich, » répondit-elle. Là-dessus mon père de lui raconter que jadis, du temps qu'il étoit misérable, il logeoit à Munich chez un fabricant de savon dont il recevoit, ainsi que de sa femme, toutes sortes de bienfaits; que ce digne homme étoit maître ès arts libéraux; qu'il habitoit une belle maison; que derrière le poêle étoit peint un payfan endormi, avec ces mots au-dessus : « Oh! oh! oui, que j'ai bien dormi! » Ce qu'entendant, la marchande demande à mon père son nom & s'il se souvient d'autres détails encore. « Je m'appelle Thomas, » répond mon père. A peine a-t-il achevé que la vieille lui saute au cou, pleurant & s'écriant : « O mon Tomli! nous sommes ceux dont tu parles : chassés de Bavière pour cause de religion, tombés dans la misère, depuis plusieurs années nous cherchons à gagner ici notre chétive existence. » Mon père, émerveillé de cette rencontre inopinée, pria la marchande de le conduire sur-le-

champ chez elle; il vit le mari & promit toute son aide. Il tint parole & prit soin des deux vieillards jusqu'à leur décès, lequel arriva quelques années plus tard. Le mari mourut le premier, sa femme ne tarda pas à le suivre dans la tombe. Mon père leur fit tout le bien imaginable, les invitant, leur envoyant des vivres, leur prêtant aussi de l'argent. Il ne les appeloit jamais que: «mon père» & «ma mère». Ainsi varie la fortune instable.

Projets & résolutions.



A mère étoit âgée déjà: je ne me souviens pas de l'avoir vue jeune, & j'ai été son dernier enfant. Elle étoit sujette à beaucoup de maladies; en particulier elle souffroit d'un point. Or elle fut attaquée d'une dartre, nous la crûmes perdue (heureusement elle se rétablit par la grâce de Dieu); ma sœur & moi nous nous lamentions, redoutant une marâtre qui nous maltraiteroit, à ce que disoit ma mère. Un jour que nous étions devant son lit, elle me tint un sérieux discours: «Mon fils, si je meurs, je crains qu'on ne veille pas sur toi & qu'à l'exemple de nos étudiants, tu n'épouses avant l'âge de raison quelque gour-